

Un regard Systémique sur la notion de Dépendance

Pour démarrer, juste deux mots pour préciser ce qui est entendu ici par « regard systémique ». Je mets sous le vocable « systémique » *tout ce qui aide à penser ce qui nous relie, le « et » plutôt que le « ou »...*

La systémique n'est pas (qu')une compréhension stratégique au service d'encre plus de pouvoir pour certains. Au contraire, elle exige de resituer les processus dans leurs contextes et de respecter les zones de responsabilités individuelles dans des situations nécessairement co-construites.

C'est donc à un élargissement de nos points de vue sur la notion de dépendance que je vous invite, élargissement qui peut être perçu, à tort, comme une froide prise de recul, car il s'agit davantage d'une sorte de grand angle qui peut nous rendre plus sensibles à la complexité contradictoire du monde... et de nos fonctionnements.

Pour un systémicien, la notion d'autonomie doit ainsi être (re)pensée dans le contexte de nos inévitables dépendances multiples. Nous dépendons tous d'une liste impressionnante d'éléments, tant matériels qu'immatériels : air et reconnaissance, eau et affection, nourritures et culture, vêtements et habitat, poésie, beauté et transports ...

Si nous considérons que notre sentiment d'exister, notre existence même, est le résultat d'échanges incessants entre notre organisme et nos environnements que nous humanisons sans cesse, comment croire et soutenir l'idée d'une autonomie autarcique, une autonomie réduite à son étymologie où « chacun serait à lui-même sa propre loi » ?

Résumé de l'épisode précédent

Je reprends ici, à l'invitation d'Agevillage et de Me De Vivie, une réflexion publique entamée le 26 octobre 2012 aux Invalides grâce au Dr François Blanchard.

Je vous résume l'épisode précédent :

J'étais parti d'une compréhension de la circularité relationnelle, base de la co-construction du monde, qu'avec mon ami Gérard Szymanski j'ai développée depuis dans un ouvrage¹. Je questionnais alors la notion de dépendance et en arrivais, assez naturellement me semblait-il, à en inverser la définition habituelle.

De mon point de vue, il est possible de dire que le dément souffre plutôt d'un excès d'autonomie : en effet, sa difficulté, c'est de tenir compte à la fois du contexte et des relations, pour décider d'une action pleine de sens, enrichie par ces éléments. Sans passé et sans avenir, pas de sens au présent autre que les influences et les émotions de l'instant. *Nos projets peuvent être considérés comme des souvenirs anticipés* et donc ils relèvent de la mémoire. Ils peuvent être regardés comme de l'histoire mémorisée nous projetant dans un futur. *Perdre ses souvenirs, c'est perdre son avenir.*

Je soulignais que l'identité n'était pas un contenu fixé dans la personne, mais la résultante d'un équilibre dynamique d'échanges permanents qui confirment à chaque seconde l'identité des uns ... et des autres. *L'identité est le fruit d'un partenariat et non une propriété privée !*

Ceci implique nécessairement que lorsqu'il y a perte d'identité d'une personne, cela atteint tous ses partenaires relationnels. Elle n'est pas seulement une caractéristique des personnes qui souffrent de troubles mnésiques. L'identité de ceux qui prennent soin de ces personnes est elle aussi attaquée. Ils ont intérêt à y être préparés car ils risquent de ne pas comprendre pourquoi ils se sentent empêchés dans leurs capacités à réfléchir, à raisonner, au point qu'ils pourraient même en oublier leurs valeurs au profit (?) des émotions de l'instant, dans une synchronisation influencée par le handicap de leurs partenaires.

Ce qui prime lorsque l'on vit dans l'instant, *c'est le ressenti, cette synthèse mystérieuse de toutes les influences qui le construisent.* Mais cette synthèse ne se réduit pas d'ordinaire aux éléments contemporains de la rencontre, elle est amplifiée par ses résonances avec les résurgences du passé, avec une prédominance d'émotions incontrôlées et donc souvent intenses, sinon violentes - car *elles sont contrôlées, ces émotions, au nom de l'avenir, c'est-à-dire d'une représentation et d'une prise en compte des conséquences futures de leur expression sur la relation entre l'intéressé/e et ses interlocuteurs.* Les restes de possibilité d'activité rationnelle risquent de n'être utilisés alors le plus souvent que pour parer des ressentis d'un semblant d'explication, leur donner une justification plus ou moins dé-réelle, elle-même source d'incompréhension surajoutée et de conflits supplémentaires.

Les conclusions pratiques de cette description élargie étaient entre autre d'insister sur la nécessité de *prendre soin de la vulnérabilité que cela entraîne chez les personnes qui s'occupent des personnes vulnérables. La vulnérabilité se situe dans la relation, pas dans une personne seulement.*

La formation, le soutien, l'aménagement des temps de travail, l'instauration d'espaces/temps de ressourcement, le soutien hiérarchique, la solidarité de l'équipe... sont essentiels pour préserver la capacité des soignants à faire correctement et durablement leur travail.

Elargir encore notre point de vue

Je souhaite poursuivre aujourd'hui avec vous cette réflexion.

Je crains de créer quelques déplaisirs en vous emmenant sur des chemins plus généraux et critiques. D'autant que je sais que je m'adresse à des personnes, toutes impliquées dans la prise en charge des personnes dépendantes, le *care* comme disent les anglo-saxons, et donc des personnes animées par des valeurs de respect et de sollicitude.

Je vous invite cependant à un regard plus global, plus sociétal. Chacun a bien sûr la possibilité de nuancer, d'adoucir, voire de rejeter mes propositions. Je vous demande juste de les considérer un instant comme un regard possible.

La dépendance, une caractéristique négative dans notre monde

Le mot de dépendance est connoté négativement dans notre univers qui valorise performance, jeunesse, autonomie et compétitivité... Le problème devient davantage comment l'éviter ou même la nier, plutôt que comment la prendre en charge ou simplement l'assumer. Les seules personnes âgées valorisées sont celles qui conservent les apparences et/ou les capacités supposées être l'apanage de la jeunesse : esprit d'aventure, goût de la nouveauté, créativité, sens de l'exploit...

Pourtant, on vient de le voir, nous ne pouvons, tout au long de notre vie, qu'être dépendants.

La maîtrise financière nous permet de déléguer à d'autres les multiples tâches que nous serions bien incapables d'accomplir par nous-mêmes. *L'argent construit notre sentiment de liberté par le biais d'un élargissement et d'une multiplication de nos interdépendances de plus en plus anonymes².*

Tout ce que nous consommons, sommes-nous capables de le produire ? de l'entretenir ? de le réparer ? Et pourrions-nous nous consacrer comme nous le faisons à nos activités sans un réseau complexe de personnes plus ou moins invisibles qui entretiennent et réparent en permanence notre environnement, et donc notre bien-être ?

Dans un monde qui ne fonctionne que sur une croissance reliée au développement continu de la consommation et de l'obsolescence programmée, nous découvrons notre dépendance lorsque nos moyens financiers ne nous permettent plus d'avoir accès à ces services marchandisés. Honte alors à celui qui est, pour sa survie même, dépendant des aides de la collectivité !... La dépendance ne se résume pas à la petite enfance, aux handicaps et à l'âge avancé, comme on le dit volontiers... Il est vrai que ces trois catégories ne représentent

pas nécessairement des consommateurs à fort pouvoir d'achat, qui sont eux les parangons de l'autonomie tant vantée. A défaut, ils peuvent quand même devenir eux-mêmes les objets d'un marché. Nous y reviendrons.

Je pense qu'une partie du succès des mouvements pour mourir dans la dignité est lié à un désir de maîtrise de sa vie, une haine de la dépendance, ou si l'on préfère une redéfinition d'allure plus positive, un amour illimité de l'autonomie. Il ne manquera pas en effet de « volontaires » pour réclamer leur disparition préprogrammée.³ Se sentir un poids pour ses proches et représenter un coût disproportionné pour la société (par rapport à ce que l'on produit), aidera certainement à être volontaire pour disparaître⁴. Tout nous prépare à nous détester nous-mêmes devenus vieux et moches, c'est-à-dire improductifs que ce soit sur le marché du travail ou sur celui de la séduction. L'euthanasie active et volontaire a de beaux jours (de belles nuits, peut-être plutôt ?) devant elle dans le contexte socio-économique que nous vivons.⁵ Mais, ironie finale, ce sera au nom de l'autonomie et de la liberté que nous demanderons à ce que soit mis fin à nos jours improductifs. Une demande - devenue un droit ? — fondée sur un désir supposé autonome, à condition d'oublier qu'il aura été fortement nourri par la culture libérale-libertaire que dénonçaient autant Michel Cloucard⁶ qui inventa ce concept, que Philippe Murray qui en décrivait si bien les côtés pseudo conviviaux... A quand la pré-dead-pride des volontaires pour l'auto-euthanasie ?

Un monde sans négativité

Cette haine de la dépendance est nécessairement associée à une terreur du vieillir. Et à la haine des vieux. Comme ça n'est pas politiquement correct de parler ainsi - on aime et on respecte nos anciens, c'est bien connu - il n'est pas question de la reconnaître, cette haine, positivité oblige. Mais les effets indirects de ce refoulement sont pourtant bien constatables. Ils ne sembleront paradoxaux qu'aux personnes peu habituées aux logiques contradictoires.

L'effet principal me semble être le sort fait à la jeunesse, au moins en France.

En effet, la haine de la vieillesse pousse les adultes supposés matures à un égocentrisme aigri et inquiet qui assimile vieillissement et absence d'avenir, et absence d'avenir avec une absence de souci pour les générations futures. « Moi d'abord », décliné par notre civilisation du narcissisme⁷ et par toutes les minorités en manque de reconnaissance victimaire, est devenu un « chacun pour soi » pour les plus jeunes et un « après moi le déluge » pour les plus âgés qui répond bien, au niveau individuel, au modèle mondialisé de la compétition de chacun contre tous, de chaque groupe identifié contre tous les autres.

Comment comprendre autrement que comme une haine de la jeunesse la destruction programmée de la planète par les grands groupes industriels, les amateurs de déchets radioactifs, les climato-septiques, les tenants de la croissance infinie sur une planète limitée et peut-être bientôt finie, et les pousse-à-la-consommation-pour-la-consommation ?

Si nos ancêtres tentaient naïvement de nous laisser un monde qu'ils espéraient moins dur, nous sommes maintenant conscients que nous laisserons à nos enfants des problèmes plus ou moins insolubles avec lesquels ils devront cependant tenter de survivre. Mais ces problèmes sont à l'échelle de milliers d'années (en ce qui concerne les déchets nucléaires) et de catastrophe imminente pour d'autres. Même si aucune date n'est fixée à ces points de bascule des grands équilibres complexes de la planète, l'évolution de la pente rend prévisible son devenir catastrophique. Seule la date et la forme exacte sont inconnues. *La haine de soi-même-perdant-sa-jeunesse ne peut que conduire à la haine de la jeunesse que d'autres ont ou auront...*

En ce qui concerne la transmission, tout parent est tenté par deux extrêmes tout aussi vaines : d'un côté vouloir offrir à ses enfants un monde parfait, qui ne laisserait aucune place à l'inventivité des générations à venir (= rien à attendre de leur part tout leur sera

donné), de l'autre un monde détruit, ingérable (= rien à leur offrir).
Ne pas respecter ses ascendants, c'est nécessairement maltraiter ses descendants. Un jeune n'est après tout, au mieux, qu'un futur vieux.

Les trois lectures de l'échange

Pour continuer à avancer, et peut-être retrouver quelques lueurs d'espoir, il me faut faire un petit recul encore pour voir plus largement. Peut-être apercevrons-nous ainsi mieux les conséquences pratiques qui peuvent découler d'une représentation plus systémique.

Il y a trois lectures - c'est-à-dire trois interprétations - toujours possibles de chaque échange. *Trois lectures incompatibles et pourtant co-existantes toujours puisqu'elles ne sont exclusives les unes des autres que dans le regard qui se porte sur l'échange lui-même.*

Telle est la complexité du monde : il se constitue d'éléments superposés aux logiques inconciliables, en contradiction radicale, sans espoir de synthèse ou de consensus mou. *Il exprime un équilibre de forces aux logiques divergentes, ignorantes les unes des autres, mais non insensibles les unes aux autres, équilibre convergent dont le résultat est toujours interprétable de façons diverses, toutes « vraies » selon les lignes interprétatives implicites à l'œuvre et les faits sélectionnés. Seules, au final, les tensions entre ces lectures décrivent à peu près la vérité de ce(tte vision du) monde habité par nos contradictions. Ces visions supposent un observateur, et tout observateur a nécessairement un point de vue partiel et subjectif. C'est de le savoir, et d'être à l'écoute d'autres points de vue que le sien, qu'une compréhension plus réaliste peut surgir.*

Par rapport à notre sujet, la dépendance, et le vieillir, ces trois lectures peuvent aussi être déployées.

Commençons par celle qui nous est sans doute socialement la plus familière, celle de l'échange marchand, que j'appelle le « donnant-donnant ».

Il est certain que les personnes âgées représentent un marché prometteur, un créneau porteur plein d'avenir, si je puis dire, pour des personnes éprises de business. Accessoires et prothèses diverses, assurances et maisons de retraite adaptées, emplois à la clé, formations en tout genre des personnels compétents... représentent des potentialités de bénéfices qui ne manque(ro)nt pas de susciter créativité, inventivité, et appétits. Comme tout marché, cela attirera des personnes honnêtes et des gens sans scrupules, des idéalistes et des escrocs, et nous verrons fleurir les marques déposées, les copyrights et les « registred » même sur des choses qui relèvent du pur bon sens ou de l'humain le plus basique. A quand une licence sur «sourire »® ou « être attentif »©, sur le même mode de désir d'appropriation que celui des semences par certains grainetiers, ou du génome humain par des biologistes-industriels ? Le marché, avec sa main invisible, est sensé faire le tri pour le plus grand bien de tous avec le temps, un temps probablement infini. Mais, dans cette logique du marché, il est clair que *la répartition ce sera les services pour ceux qui auront les moyens de se les payer, les sévices pour les autres.*

La deuxième logique de l'échange, c'est celle de ce qui est dû.

Elle est d'ordinaire défendue, ou devrait l'être, par l'Etat, et son outil d'intervention légitime, c'est-à-dire la Loi. L'état nous parle de ce que nous devons... mettre de côté pour prendre en charge la dépendance et payer pour subvenir à ces dépenses... Il nous parle aussi de ce que nous recevrons, peut-être, si nous sommes dans le besoin. Il organise comment chacun doit contribuer et ce que chacun peut - devrait - recevoir.

Sa vision, nécessairement bureaucratique et comptable, n'engendrera probablement, comme pour toutes les gestions lorsqu'elles sont purement administratives et légales, que la double frustration d'un trop payé d'une part et d'un pas assez reçu de l'autre. L'Etat ne peut

offrir qu'un cadre, qu'il restera à remplir et à humaniser, à la recherche d'une justice qui ne peut se confondre avec le droit.

Par contre, à une échelle plus modeste, celle de l'institution elle-même, soulignons l'importance de cette dimension légale dans l'organisation du travail des personnels, et du respect des personnes.

Il reste la troisième logique de l'échange, celle du don.

Une logique la plupart du temps mal comprise, en particulier à cause de toutes les tentations de la rabattre sur l'une des deux précédentes : soit la proposition de solution du marché, soit celle de l'Etat. Solution de droite et/ou de gauche pour faire court, trop court certainement, aujourd'hui ou les bonnets rouges et les rouges bonnets sont difficiles à distinguer les uns des autres⁸...

La logique du don, c'est celle qui ressort de la sollicitude, de l'attention à l'autre, reconnu comme un alter-égal. C'est ce qui échappe à la généralisation de la loi et à l'intérêt égoïste du marché. Ce don, c'est l'expression de la gratitude, la réversibilité du donner-recevoir, c'est la reconnaissance de la vulnérabilité de tout humain, quel que soit son âge et son apparente force. C'est ce qui échappe au court-termisme profiteur du marché et à la froideur éternelle de la Loi. C'est l'attention aux besoins de l'instant, besoins tant de ceux dont on prend soin que de ceux qui prennent soin. C'est la fraternité qui dépasse le clan ou la nation.

Le don a deux caractéristiques, construites et subjectives : la spontanéité, et la gratuité.

La spontanéité permet au donateur de se sentir libre et responsable de ce qu'il donne. La gratuité, dont la possibilité même est souvent niée à partir d'une lecture marchande, correspond à la non attente d'un retour sur investissement précis et programmé. Cela n'empêche absolument pas que le don vise à créer un engagement relationnel qui, un jour, peut-être, permettra une réciprocité du don, un contre-don. Mais ce contre-don n'est pas « calculé », il est seulement *espéré comme preuve tangible de cet attachement relationnel particulier.*

Le don exige de l'attention, et, osons le mot, de l'amour, au moins celui du travail bien fait dans lequel se rejoignent souci de l'autre et

estime de soi. Et les personnels qui sont au contact des personnes âgées dites dépendantes ont bien cette ambition.

Cela n'a pas de prix, et ne peut être prescrit par aucun règlement car il s'agit là d'une attention personnalisée, du « sur mesure » attentif et sensible, créatif et même parfois hors-la-loi⁹.

Le soin a bien sûr un coût, lié à des compétences qui mériteraient d'être reconnues par des salaires proportionnés à l'importance et à la difficulté de la tâche. Il a aussi une efficacité plus ou moins grande, mesurable qualitativement et quantitativement.

La loi, quant à elle, à défaut de pouvoir prescrire l'attention, peut interdire et punir les comportements inappropriés qui sont, eux, plus facilement définissables. Elle peut aussi définir des normes, encore faut-il que ces dernières ne deviennent pas le paravent de l'inhumanité sous prétexte de précautions devenues pures procédures.

Il y a toujours un reste qui est du choix responsable d'un accompagnant singulier dans une situation unique, face à une personne elle aussi unique.

Il serait stupide et vain de vouloir exclure le marché ou la Loi des constructions sociales qui se font inévitablement autour de la dépendance. Mais, si la Loi est là pour réguler et contrôler le marché, et le marché pour assouplir et adoucir la Loi, aucune de ces deux logiques ne peut se substituer à celle du don de personne à personne. Le don doit être reconnu comme échappant à ces contrôles et à ces encadrements. Il ne peut être que vécu par ceux qui le construisent dans leur manière d'échanger. Celui qui reçoit, en recevant, donne à celui qui lui donne l'occasion de se sentir humain et utile. Une estime de soi qui ne serait pas du semblant ne peut reposer que sur cet échange, réfractaire à toute contrat marchand, et à toute loi. « L'amour, dit-on, est un oiseau rebelle / Que nul ne peut apprivoiser / Et c'est bien en vain qu'on l'appelle / S'il lui convient de refuser »¹⁰... et il n'a jamais connu de loi... autre que la sienne.

Mais pour qu'il puisse s'exercer dans sa plénitude, il faut insister sur

la nécessité d'un environnement favorable, c'est-à-dire un « système » qui en soutient la possibilité : une équipe partageant des valeurs communes de respect et de soutien, œuvrant dans un cadre suffisamment bienveillant vis-à-vis de ses difficultés et de ses erreurs. Et des lois qui ne redoublent pas la dureté des situations de faiblesse des personnes âgées par la dureté des conditions de travail de ceux qui s'en occupent. Le don n'est pas seulement cadeau d'une personne à une autre personne. Il lui faut l'encouragement donné par un contexte législatif, institutionnel et salarial suffisamment positif et compréhensif. Insistons sur la nécessité de la formation, du soutien du collectif, des conditions de travail favorables, du ressourcement, etc. indispensables pour qu'un espace de dons puisse se développer librement.

Mais l'obstacle à toute prise en compte tranquille de la dépendance, reste sans doute le concept même d'autonomie qui pose, implicitement et explicitement, toute vulnérabilité comme une tare, et qui nous empêche de considérer notre dépendance, et ses formes diverses tout au long d'une vie, comme la résultante normale de nos attachements, de nos appartenances et de nos limites. Cette conception de l'autonomie interprète nos situations de dépendance comme des faiblesses indignes dont la gestion relèverait soit d'un marché à rentabiliser, soit d'une réglementation à définir et à appliquer.

Ces deux dernières dimensions sont nécessaires et indispensables. Il restera cependant toujours à la charge de chacun, et c'est là que réside la véritable question éthique, de savoir ce que nous donnerons à ceux qui, avant nous, nous ont donné, et ce que nous mériterons de recevoir de ceux à qui nous laisserons le monde que nous construisons.

François BALTA

1 F. BALTA, G. SZYMANSKI. *Petit traité des influences réciproques*. Dunod - InterEditions, Paris, 2013.

2 Comme l'explique très bien G. Simmel dans sa « Philosophie de l'argent ». PUF, Paris, 1987.

3 sur près de 10 400 morts par suicide survenues en 2010, 28 % ont été le fait de plus de 65 ans (qui ne représente que 16 % de la population selon l'INSEE), selon les chiffres du CepiDc-Inserm. Source : Journal International de Médecine du 10/10/2013

⁴ C'est ainsi que le rappelle Thibault le Texier dans son compte-rendu du livre de Jaron Lanier « *Who Owns the Future?* » : « *Que faire des êtres humains qui coûtent plus qu'ils ne rapportent ? Si c'est une question de justice, de dignité, d'égalité et de solidarité, la réponse est évidente. Si c'est une simple question d'efficacité, la réponse est tout aussi évidente, mais ce n'est pas la même.* ». ref : Thibault Le Texier, « Misère de l'humanité numérique. La pensée de Jaron Lanier », La Vie des idées, 29 octobre 2013. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Misere-de-l-humanite-numerique.html>.

5 Voir, par exemple, ces informations allant dans ce sens sur le journal du JIM du 3/10/2013 : « *Un sondage organisé par la RTBF et la libre Belgique auprès de 2714 électeurs belges a pris le pouls de l'opinion publique belge au sujet d'éventuelles modifications de cette loi, en allant même plus loin puisqu'il a été également demandé aux sondés leur avis sur l'euthanasie d'enfants incapable de donner leur consentement ! Au total 74 % des personnes interrogées se disent favorables « à une loi autorisant l'euthanasie de mineurs souffrant de maladie incurable et ne pouvant exprimer leur consentement ». Plus précisément, 38 % s'y disent "tout à fait favorables" et 36 % "plutôt favorables"...*

Cette enquête révèle également que 79 % des Belges sont favorables à une extension de la loi pour les personnes majeures souffrant de démence, type Alzheimer, ou de démence vasculaire grave. Ce débat politique belge s'est télescopé avec les actualités du moment.

Ainsi un Belge âgé de 44 ans a été euthanasié lundi après une opération de changement de sexe (il était né femme) qui avait, selon lui échoué, son médecin ayant estimé que ses souffrances psychiques étaient devenues « insupportables ». Déçu par son nouveau corps il avait résumé son sentiment en estimant être « resté 44 ans de trop sur cette terre ».

⁶ M. Clouscard. *Critique du libéralisme libertaire, généalogie de la contre révolution*. Ré-Edition par Delga, 2005, (Editions sociale, 1985)

⁷ Cf. l'ouvrage prémonitoire (écrit en 1979 !) de Christopher LASCH. *La culture du narcissisme*. Editions Climats, 2000.

⁸ Ceci sera bientôt sans doute une allusion hermétique. Rappelons donc qu'à l'automne 2013, la Bretagne renouait avec une tradition ancienne : « *Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ ; toute la Gaule est occupée par les Romains... Toute ? Non ! Car un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur.* » Asterix et Obélix résistaient aux romains, la Bretagne, là, résiste à l'impôt (mais pas aux subventions) cf. la logique du « dû » précédemment évoquée.

⁹ Cf. l'article tout à fait passionnant de Pascale Molinier concernant le travail des aides soignantes en maison de retraite « *Cachez ce soin que je ne saurai voir* » in P. Molinier, S. Laugier, P. Paperman. *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Petite bibliothèque Payot, Paris, 2009, p 236-241.

¹⁰ Carmen, acte 1. Musique de Georges Bizet, livret de Ludovic Halévy et d'Henri Meilhac. 1975